



## Jeunesse entreprenante et processus d'auto-prise en charge au Cameroun

## Enterprising youth and the self-management process in Cameroon

Gérard Amougou

Volume 1, numéro 2, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1076130ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1076130ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut national de la recherche scientifique (INRS)

ISSN

2371-3054 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Amougou, G. (2016). Jeunesse entreprenante et processus d'auto-prise en charge au Cameroun. *Revue Jeunes et Société*, 1(2), 79–97. <https://doi.org/10.7202/1076130ar>

Résumé de l'article

Cet article participe de la mise en évidence d'un moment particulier des trajectoires d'une catégorie de jeunes entrepreneurs appartenant à une génération quasi similaire au Cameroun. Il est animé par le souci de rendre compte d'une parcelle déterminante de la réalité en permanente construction au travers des processus inédits de subjectivation analysés à travers les récits de vie recueillis. En s'efforçant de cerner les différentes logiques d'action et/ou le sens attribué au vécu, il s'agit de problématiser le processus d'auto-prise en charge s'opérationnalisant dans les marges de l'idéologie dominante. En filigrane, il s'agit également de tester la pertinence de l'outil biographique en contexte africain.



## Jeunesse entreprenante et processus d'auto-prise en charge au Cameroun

**Gérard Amougou**

Chercheur au CERDAP (UYII) et à PÔLE SUD (ULg)  
Université de Liège, Université de Yaoundé II  
amou\_gerard@yahoo.fr

### Résumé

Cet article participe de la mise en évidence d'un moment particulier des trajectoires d'une catégorie de jeunes entrepreneurs appartenant à une génération quasi similaire au Cameroun. Il est animé par le souci de rendre compte d'une parcelle déterminante de la réalité en permanente construction au travers des processus inédits de subjectivation analysés à travers les récits de vie recueillis. En s'efforçant de cerner les différentes logiques d'action et/ou le sens attribué au *vécu*, il s'agit de problématiser le processus *d'auto-prise en charge* s'opérationnalisant dans les marges de l'idéologie dominante. En filigrane, il s'agit également de tester la pertinence de l'outil biographique en contexte africain.

Mots-clés : auto-prise en charge, jeunesse entreprenante, récits de vie, individualité, subjectivation.

### Enterprising youth and the self-management process in Cameroon

#### Abstract

This article helps highlight a specific moment in the careers of a group of enterprising Cameroonian youth, who largely belong to the same generation. It reflects a desire to better understand a decisive aspect of young people's constantly-evolving reality, by analyzing new processes of subjectivization revealed through collected life stories. By striving to understand the various logics of action and/or the meanings assigned to lived experience, the article problematizes the process of self-management that becomes operationalized on the margins of the dominant ideology. At a deeper level, it also tests the relevance of biography as a research tool in the African context.

Keywords: self-management, enterprising youth, life stories, individuality, subjectivization

Pour citer cet article : Amougou, G. (2016). Jeunesse entreprenante et processus d'auto-prise en charge au Cameroun. *Revue Jeunes et Société*, 1 (2), 79-97. <http://rjs.inrs.ca/index.php/rjs/article/view/218/144>

## 1. Introduction

La présente discussion<sup>1</sup> souhaite mettre en relief des logiques d'autonomisation mobilisées par une frange de la jeunesse camerounaise soucieuse de se prendre en charge. Son principal objectif est de démontrer, à travers des récits biographiques recueillis, que la précarisation continue des sociétés subsahariennes n'est pas exclusive de l'existence des zones de créativité et des logiques d'innovation porteuses de sens. En déplaçant quelque peu le curseur analytique de l'observation objective des situations sociales globales vers la compréhension subjective des logiques d'action<sup>2</sup> soucieuses de s'émanciper d'une condition sociale « rétrograde », l'on parvient à déceler des manières originales de produire du social qui informent l'histoire en cours.

La jeunesse entreprenante se présente comme ce lieu du « possible », où un visage différent de l'Afrique s'efforce d'émerger en entretenant l'utopie de l'émergence d'une société *autre*. Si l'orientation de ce travail semble s'inscrire à l'opposé de la littérature dominante sur la jeunesse africaine, l'objectif poursuivi n'est pas de renier le verdict sociologique dominant qui la présente comme un « gouffre » et un lieu de « grande désolation humaine » (Assogba, 2007, p. 12). Il s'agit modestement de démontrer comment la découverte de la précarité durant le parcours de vie et la prise de conscience de ses effets néfastes durant la maturation biographique débouchent sur la naissance d'un désir de souci de soi auprès de certains jeunes. Surtout, la finalité de la recherche est d'entrevoir comment ce désir d'auto-prise en charge, né au cours du « moment jeune », participe d'un processus de subjectivation qui informe, *in fine*, les transformations sociales en perspective.

Plus clairement, la discussion participe d'une mise en relief de la jeunesse entreprenante comme un monde « autonome » à partir des représentations que la catégorie générationnelle étudiée fait de son existence. Il s'agit de présenter comment leur perception du monde informe les modalités de l'engagement qui se confondraient avec l'expérience presque inachevée de l'activité humaine qu'est l'entrée dans la vie (Lapassade, 1997) adulte. Car cette dernière, en plus d'échapper difficilement à l'emprise de l'ordre politique hégémonique, s'opère de plus en plus de manière conflictuelle en Afrique. D'abord apparue au cours de nos recherches comme un critère isolé qui ne dépendrait que du seul caractère individuel, l'auto-prise en charge s'est révélée, à la suite des analyses, comme un phénomène social qui trouve un enracinement dans l'historicité<sup>3</sup> propre des processus sociaux émergents. Comment rendre compte de l'objectivation de ce concept à partir d'une démarche inductive ? Telle est la préoccupation majeure de cette contribution.

---

<sup>1</sup> L'écriture des premières notes de cet article a été rendue aisée à la suite d'un entretien avec Jean-François Guillaume. Sa première version a favorablement reçu les suggestions de Jean-Marcellin Manga et les encouragements de Géraldine André. Je remercie également les évaluateurs anonymes et le comité de rédaction de la *Revue Jeunes et Société*, pour leur implication dans sa restructuration.

<sup>2</sup> Située au cœur de la compréhension des conduites individuelles, la logique d'action, au sens de Bajoit (2008), « permet à l'individu de s'orienter dans ses relations sociales ». Elle apparaît comme un résultat – à construire – du travail de gestion relationnelle de soi par l'individu en vue de conjurer les éventuelles tensions identitaires issues des insatisfactions ou frustrations inévitables de la pratique des relations sociales.

<sup>3</sup> Selon Touraine (1973), l'historicité « définit les instruments de production de la société par elle-même ». Cette notion désigne ainsi la capacité qu'a la société à s'autoproduire, à travers une distance prise « par rapport à son activité et cette action par laquelle elle détermine les catégories de sa pratique » (p. 13).

## 2. Cadre théorique et considérations méthodologiques

### 2.1 *Enjeu théorique de la mise en relief des logiques d'action de jeunes entrepreneurs*

Cette contribution présente la jeunesse entreprenante comme un lieu d'impulsion des dynamiques de changement productrices de sens. Le choix de rendre compte des mécanismes d'auto-prise en charge développés par cette catégorie précise nous amène à prendre quelque recul avec les contributions africanistes pionnières des années 1980 et 1990. En effet, la variante dominante de ces dernières présente le monde de la jeunesse sous un prisme pessimiste qui le réduirait à la subordination, la marginalité, l'inaptitude et la subalternité. Ces travaux ont certes le mérite de mettre en lumière les effets néfastes des régimes postcoloniaux dont le modèle hégémonique de gouvernance procède par l'infantilisation des jeunes réduits en éternels « cadets sociaux » (Bayart, 1985; Mbembe, 1985; Cruise O'Brien, 1996). Seulement, leurs auteurs peinent à rendre pleinement justice de la complexité et de la pluralité du monde jeune, présenté sous une forme univoque. Mais encore, les tentatives de mise en exergue de la capacité réactive des jeunes à travers des ruses (Toulabor, 1981; Ellis, 1993), la créativité culturelle agrémentée d'un parfum d'indocilité (Mbembe, 1988; Enguéléguélé, 1998) et les modes populaires de contestation politique (Bayart, Mbembe et Toulabor, 1992) présentent rarement ce monde comme un espace autonome susceptible d'informer les transformations sociopolitiques globales<sup>4</sup>.

C'est probablement en partie pour pallier les insuffisances des travaux pionniers qu'une nouvelle vague de recherche sur les jeunes en Afrique est impulsée dans le tournant des années 2000. En plus de mettre en exergue le caractère pluriel et le potentiel innovateur de la jeunesse africaine présentée comme une catégorie sociale active-autonome et distincte des autres (De Boek et Honwana, 2000), cette nouvelle dynamique a surtout le mérite de désenclaver cette problématique en esquissant une conversion heuristique avec la littérature universelle (Comaroff et Comaroff, 2000). Il apparaît dès lors que le monde jeune, au Nord comme au Sud, est astreint à affronter des défis similaires relatifs à la menace de la déviance et à la difficile insertion socioprofessionnelle – il est vrai, à des échelons différenciés. On entrevoit ainsi une transition délicate à l'âge adulte due au phénomène universel d'allongement de la jeunesse matérialisé par un état permanent de *waiting for adulthood* (Honwana, 2012); celui-ci étant porteur de tensions identitaires qui, entre autres, feraient du moment jeune une période d'indécision et de flottement (Becquet et de Linares, 2005, p. 16). Or en même temps, la jeunesse serait porteuse du possible et du souhaitable en apportant des réponses originales à la précarisation des sociétés du Sud (Diouf et Collignon, 2001 ; Calvès et Marcoux, 2004) et à la menace d'insécurité véhiculée par des transformations profondes de la société du risque (Beck, 2001).

Pour revenir au nouvel élan des contributions africanistes, nous décelons deux principales tendances : une tendance relativement réductionniste et une tendance dynamique. La première se focalise sur l'émergence d'une nouvelle culture urbaine portée par des jeunes

---

<sup>4</sup> Au tournant de l'année 2000, Zoa (1999) fait le constat selon lequel « la question relative à l'identité des jeunes et à la spécificité de leur monde n'est pas au centre des recherches africanistes » (p. 235).

soucieux de rompre avec les archétypes classiques de la réussite sociale<sup>5</sup> au profit de la débrouille entrepreneuriale, de la migration, du ludique et de l'enrichissement facile (Malaquais, 2001, Mpiana Tshitenge, 2008; Manga, 2014). Tout en opérant une rupture avec le prisme « assimilationniste », la nouvelle culture urbaine mise en relief par ces auteurs semble demeurée coincée dans le cercle vicieux de l'ouverture constante des imaginaires et la fermeture des possibles (Mazzocchetti, 2009). Dans ce sillage, les tentatives de mise en relief de la capacité de renégociation du « schème politique exclusif » appliqué en leur défaveur dans la « gestion des espaces publics centraux entretenus par l'autorité publique » (Meliki, 2016, p. 74, article de revue), sont à saluer. En effet, celles-ci permettent de débusquer ailleurs le potentiel de créativité culturelle des jeunes, présenté comme un symbole non seulement de « rupture » et de « dissidence » vis-à-vis de « l'héritage du parti unique », mais aussi d'expression d'une identité autonome fortement revendiquée (Zoa, 1999). Cette première tendance demeure néanmoins focalisée sur la revendication explicite ou implicite d'un droit d'insertion aux structures institutionnelles et infrastructurelles existantes, plus qu'elle n'explore des lieux véritables d'impulsion d'une dynamique historique porteuse de changement structurel.

C'est ce challenge que semble vouloir relever la seconde tendance dite dynamique. En plus d'esquisser une double ouverture à la littérature universelle sur la jeunesse et à l'interdisciplinarité, cette dernière a le mérite de privilégier les modalités de transmission générationnelle au détriment de l'idée d'insertion (Gauthier et Guillaume, 1999). Ce faisant, elle appréhende la problématique de la jeunesse – désormais décloisonnée – à travers « sa formation historique » (Galland, 1991) en privilégiant un « traitement global » (Pugeault-Cicchelli, Cicchelli et Ragi, 2004) qui n'exclut pas une démarche de terrain attentive au vécu (Calvès et Marcoux, 2004). À cette condition, il devient plausible d'apprécier la contribution concrète du monde jeune aux processus historiques de changement tout en l'isolant comme un monde autonome à l'intérieur duquel ses conditions d'émergence demeurent fonction de chaque contexte historique. C'est en cela que, loin d'être univoque en dépit de la similarité de certaines tendances lourdes, l'engagement apparaît sous la houlette du courant dynamique comme une réponse que le monde jeune apporte aux exigences de chaque environnement, c'est-à-dire en lien avec les situations vécues. L'on y découvre ainsi une jeunesse africaine artisanale de la modernité et acteurs majeurs des dynamiques d'individualisation qui ne cessent de faire reculer l'emprise symbolique disproportionnée des *pères fondateurs* de l'État postcolonial (Havard, 2007 et 2009; Honwana, 2015).

La présente contribution s'inscrit dans la veine de la variante dynamique. Elle souhaite néanmoins creuser un sillon nouveau en reliant les transformations historiques objectivées au sein de la société avec les ruptures biographiques expérimentées durant le moment jeune. En parvenant à relier les expériences de subjectivation avec l'histoire sociale et politique en cours, l'on espère esquisser un dialogue heuristique entre la jeunesse

---

<sup>5</sup> Dans sa thèse sur les itinéraires et représentations de la réussite sociale dans les milieux populaires de Kinshasa, Mpiana Tshitenge (2008, p. 7-11) observe une dépréciation de la réussite scolaire, de l'assimilation de la culture occidentale et du rêve d'une carrière professionnelle de cadre étatique et/ou para-étatique, au profit de la valorisation des *bana Lunda* (jeunes creuseurs et trafiquants de diamants), des *mikilistes* (résidents en Occident), des cambistes de rue, « grands prêtres » et musiciens.

entreprenante camerounaise soucieuse de se prendre en charge et les nouvelles sociologies de l'individu.

## ***2.2 Une approche de terrain centrée sur le récit biographique***

Le récit de vie constitue la principale technique de recueil des données de terrain. Il a été capitalisé dans sa variante ethnosociologique en vue de mieux cerner l'esquisse sociale-historique en construction (Bertaux, 2006) par l'action de la jeunesse entreprenante. Plutôt que de se focaliser sur l'intériorité de nos interlocuteurs, il a davantage été question de comprendre les facteurs socio-biographiques qui les ont astreints à rompre avec les pratiques dominantes de socialisation pour se « risquer » dans l'expérience « marginale » d'auto-prise en charge. Le moment jeune va ainsi se révéler crucial, durant nos premières enquêtes, dans la prise des décisions qui vont bouleverser la trajectoire biographique.

La composition de l'échantillon informe sur le processus de découverte de la jeunesse entreprenante. L'expérience biographique de neuf interlocuteurs, répartis en trois cohortes renvoyant à une génération quasi similaire<sup>6</sup>, nous permet de rendre compte du processus d'auto-prise en charge au Cameroun. La première cohorte est composée de deux leaders de la société civile camerounaise, nés dans la foulée des années 1960. Il s'agit de Bernard (leader du secteur de développement local) et de Séverin (promoteur médiatique). La deuxième cohorte se compose de trois activistes nés dans la seconde moitié de la décennie 1970, et opérant dans des secteurs différenciés. On y retrouve un rappeur engagé (Valsero), un intellectuel leader d'opinion (Guy-Parfait) et une activiste politique et culturelle (Bergère). La troisième cohorte est constituée de jeunes matures nés entre 1982 et 1985, et orientés dans des projets personnels oscillant entre l'entrepreneuriat économique (Romano et Aurélien) et le culturel-sportif (Levy et Christian).

Comme on peut le remarquer, tous nos interlocuteurs ne sont pas nécessairement « jeunes » au moment des entretiens qui ont lieu entre 2012 et 2014. Il importe à cet effet de revenir sur l'expérience propre de notre terrain qui, au départ, s'intéresse à l'émergence du sujet-entrepreneur plutôt qu'à l'enquête sur les jeunes. En explorant les motivations qui poussent cet individu-acteur émergent à s'engager en marge du sérail politique dominant<sup>7</sup>, le moment jeune va se révéler déterminant durant la narration de son expérience biographique. Le récit de vie, il convient d'insister, donne un large choix à l'interlocuteur pour s'appesantir sur des aspects et éléments jugés cruciaux dans la constitution de sa trame narrative (Bertaux, 2006). En effet, ce qui nous intéresse est moins l'histoire de vie entière qu'une séquence particulière de celle-ci relative aux raisons profondes de l'engagement.

---

<sup>6</sup> La notion de « génération » est appréhendée dans une double conception positive-temporelle et qualitative-compréhensive, dont il convient de présenter les limites dont elle fera usage ici. La première approche, qui définit la durée d'une génération entre 15 et 30 ans (Mannheim, 2011, p. 48), nous amène à intégrer un ensemble disparate d'individus nés entre la foulée des années 1960 et le cours de la décennie 1980. Cette approche permet en outre de relever leur identification commune à un même *ensemble générationnel* oscillant entre autoritarisme et pluralité sociale-politique. La seconde conception de « génération », qui nous intéresse davantage, s'inspire de l'œuvre de Dilthey, notamment dans l'accent mis sur le temps non mesurable, intérieur et « purement qualitatif » (Mannheim, 2011). Ici la temporalité, au-delà des faits objectifs et événements historiques, serait également appréhendée par le vécu, les représentations, les affects et la réflexivité des individus. Mais globalement, les différents interlocuteurs font face à un temps historique similaire relatif à la précarité sous le triple plan politique, économique et socioculturelle.

<sup>7</sup> Les premiers résultats de cette enquête ont fait l'objet d'une publication récente (Amougou, 2015).

C'est alors qu'une analyse croisée des premiers récits recueillis, va révéler le processus d'auto-prise en charge déclenché durant le moment jeune comme symbole d'opposition au système dominant. Cette idée-force, qui émerge de l'analyse des récits de la première cohorte, est confirmée par les trames narratives de la deuxième cohorte.

Pour conforter cette découverte de terrain, nous irons à la quête des catégories de jeunes entrepreneurs qui vont composer la troisième et dernière cohorte de l'échantillon. La démarche adoptée est similaire à celle expérimentée avec les deux premières cohortes, à savoir : une préférence pour le récit biographique, un choix porté sur la différenciation des domaines d'activités, et un effort de se focaliser sur des individus évoluant en marge des canaux institués d'ascension sociale et de socialisation (parachutage clientéliste, administration publique et parapublique). En bref, il s'est agi d'interlocuteurs dont la réussite dépend d'abord d'une culture individualisée de soi, plutôt que redevable directement aux facteurs sociaux et environnementaux (classe sociale, activité professionnelle, accointances avec le système, facteurs ethniques, etc.).

C'est alors que nous avons cru percevoir l'émergence d'un ethos entrepreneurial porté par des individus rentrant dans ce que Mannheim appelle un *ensemble générationnel*<sup>8</sup>. Son objectivation exigera une démarche qualitative rigoureuse recherchant un équilibre permanent entre la mise en relief de l'« émique » et l'atténuation des effets induits de la « surinterprétation » (Olivier de Sardan, 2008). C'est pourquoi chaque récit recueilli et analysé est ensuite articulé dans une orientation comparative avec les autres récits à travers une description qui tient également compte du contexte social-politique global. Dans le but de conforter les premiers résultats avec des techniques complémentaires de recueil des données, des observations « à distance » ont été mobilisées par la suite en vue de suivre discrètement l'évolution des discours sur l'espace public (médias, Facebook, proximité discrète), les nouveaux engagements et prises de position quant à l'évolution des situations conjoncturelles, et même les éventuelles bifurcations survenues.

### 3. Exposé des résultats d'analyse des récits de vie

#### ***3.1 Quand l'indignation suscitée par l'environnement autoritaire débouche sur une rupture biographique auprès des représentants de la première cohorte***

Bernard et Séverin, nés dans la foulée des années 1960, représentent la première cohorte de notre échantillon. Ce qui nous interpelle dans la trame biographique de ces actuels leaders de la société civile camerounaise, c'est l'impact différé<sup>9</sup> de l'environnement autoritaire ambiant dans leurs parcours respectifs. Issus de milieux modestes, l'éducation parentale aidante va mettre un point d'honneur sur l'école. Fils de clergé et de paysans, Bernard, après l'obtention de son baccalauréat est reçu au concours d'entrée à l'Institut national des sciences agronomiques (INSA) au début des années 1980. Au bout de six années de

<sup>8</sup> L'auteur lui-même ne convoque ce terme « que lorsque des contenus réels, sociaux et intellectuels établissent, précisément dans cet espace de la déstabilisation et du renouvellement, un lien réel entre les individus qui se trouvent dans la même situation de génération » (Mannheim, 2011, p. 85).

<sup>9</sup> Cet impact apparaît d'autant plus surprenant qu'il va pousser nos interlocuteurs à se désolidariser du système dominant là où la plupart des individus recherchent une intégration en vue de conjurer la menace de la précarité matérielle, quitte à atténuer certains élans de préservation de l'autonomie individuelle.

formation, il obtient son parchemin d'ingénieur agronome. Il est directement affecté comme fonctionnaire d'État à l'Institut de recherche agronomique pour le développement (IRAD). De manière surprenante, Bernard démissionne de ses fonctions pour s'aventurer dans le monde civil de développement en fondant le Service d'appui des initiatives locales de développement (SAILD). Dans le même élan, il fonde en 1987 un journal dédié à la cause du monde rural, qu'il baptise *La voix du paysan*. Revenant sur les raisons de ce choix décisif effectué durant le « moment jeune », il affirme avoir été frustré par l'ambiance autoritaire<sup>10</sup> régnant au sein de l'environnement administratif, qu'il s'empresse d'identifier à un « milieu de crocodiles » promouvant des « valeurs destructrices ».

La réaction du jeune entreprenant contre l'autoritarisme est davantage perceptible dans le cas de Séverin. Ce dernier parvient, grâce au « sacrifice familial » et à l'aide d'un mécène, à aller poursuivre ses études en France. Après l'obtention d'une maîtrise en gestion, l'attrait de l'environnement politique français le motive à engager une recherche doctorale en science politique. Pendant son premier terrain de recherche effectué au Cameroun, il est « choqué » par la *gestion autoritaire* des mouvements de revendication démocratique. Témoin en 1990 d'un procès historique « inique<sup>11</sup> », Séverin, à 28 ans, est astreint à interrompre sa thèse pour se consacrer au management du journal *La Nouvelle Expression* qu'il va fonder en vue de promouvoir un nouveau cadre « d'expression aux laissés-pour-compte du système ». Revenant sur ce moment-phare dans son récit recueilli en 2012, Séverin affirme :

*Étant écorché vif, j'ai eu le privilège, pendant que je recherchais mon sujet de thèse, d'assister à tout le procès Yondo Black, assis au tribunal militaire. Et c'est ça qui m'a déterminé. J'ai dit : « On est là en France en train de chercher d'être docteur en doctorat machin, alors que le pays est en train de s'enliser ». J'ai dit : « Non ! Ma place est ici, il faut que je participe à ce combat ». C'est comme ça que je suis rentré.*

Les expériences biographiques de Bernard et de Séverin indiquent que l'ethos entrepreneurial et le désir de se prendre en charge naissent de la nécessité ressentie de rompre avec l'environnement autoritaire ambiant. Leurs récits mettent en relief un potentiel d'indignation qui serait à l'origine d'une rupture biographique assumée par le jeune entreprenant.

### ***3.2 Quand la rupture consommée du fait de l'exaspération de la crise déclenche la dissidence au sein de la deuxième cohorte***

Valsero, Guy-Parfait et Bergère occupent la deuxième cohorte de notre échantillon. Nés dans la seconde moitié des années 1970, leurs enfance et jeunesse se déroulent au cours des

---

<sup>10</sup> L'ambiance autoritaire renvoie aux effets induits d'une « situation autoritaire ». Selon Morillas (2015) –s'inspirant de Balandier et de Banegas – cette dernière « implique un rapport de domination des gouvernants sur les gouvernés dans lequel les premiers recourent de manière suffisamment permanente sur la force, notamment la répression, plutôt que sur la persuasion par la négociation » (p. 18).

<sup>11</sup> Procès dit « Yondo Black ». Cet avocat au barreau est accusé avec « neuf complices » de fomenter la création d'un parti politique d'opposition, initiative qui, à ce moment, est considérée comme une « profanation » par l'élite dirigeante. Ce procès, qui se déroule du 30 mars au 5 avril 1990, est le « détonateur » du soulèvement populaire qui débouchera sur le mouvement de revendications démocratiques au Cameroun.



années 1990 et 2000. Leurs récits présentent des affinités et continuités avec l'expérience de leurs aînés de la première cohorte, en dépit des spécificités contextuelles relevées.

Avec l'avènement des mouvements de contestation populaire, une nouvelle temporalité dite pluraliste va s'ouvrir. Elle est inaugurée par l'abolition officielle des lois liberticides au profit d'une nouvelle législation favorable aux libertés de presse, d'expression et à l'avènement du multipartisme. Pour autant, cette temporalité plurielle ne sonne pas le glas de l'autoritarisme. Au contraire, l'irruption de la crise économique en 1987, la mise en place des Plans d'ajustements structurels (PAS) en 1991 et la dévaluation du franc CFA survenue en 1994 vont renforcer la vulnérabilité des classes sociales modestes et moyennes. L'extrait suivant tiré du récit de Guy-Parfait rend compte de la précarisation poussée de l'environnement d'émergence du jeune entreprenant de la deuxième cohorte.

*J'ai beaucoup souffert. La souffrance m'a révélé. Une bonne partie de ma souffrance vient de la crise des années 1980 qui a causé la chute brutale des salaires en 1992 et 93, les salaires ont chuté de 70 % et comme mes parents sont des fonctionnaires, j'ai vécu de façon intime la frustration que ça représentait de voir comment les moyens chutent subitement... en tant qu'enfant j'ai subi ça; ça m'a rebellé. Et après j'ai vécu beaucoup d'autres frustrations conséquentes au fait que dans ce pays, être brillant ne suffit pas. J'ai réussi au concours des officiers de l'armée de l'air, mais je ne suis jamais allé parce qu'on avait envoyé quelqu'un d'autre à ma place. Quelques semaines après avoir réussi le bac en 96, j'ai été reçu à ce concours, disons plus de 5000 candidats à l'échelle nationale, nous étions moins de 300, j'étais parmi ceux qui devaient être formés pour être officier de l'armée de l'air. Donc toutes ces choses-là, les frustrations les injustices ont développé en moi un profond sentiment d'injustice, un besoin de justice, mais surtout, un besoin d'exister.*

Le jeune de la seconde cohorte vit dans un contexte plutôt différent de celui de son aîné de 1990, quoique opérant à l'intérieur d'un dispositif systémique quasi identique. Le système autoritaire qui semblait mis à mal par les pressions internes et externes est parvenu dès 1992 à reprendre son emprise sur la société, au point de travestir le processus de démocratisation (Eboussi Boulaga, 1997). Avec la crise économique, les opportunités d'accès aux postes administratifs vont se renchérir et renforcer le phénomène de corruption et de détournement à outrance des deniers publics.

Si la précarité contre laquelle s'indigne l'interlocuteur de la première cohorte est d'ordre politico-administratif, son jeune homologue de la seconde cohorte est surtout frustré par la dureté de la vie et l'extrême rareté de l'emploi. À l'opposé de Séverin qui, « écorché vif », opère une rupture professionnelle en se lançant dans la création d'un organe de presse, Guy-Parfait connaît une enfance et jeunesse de lutte quotidienne contre la précarité matérielle.

Si l'avènement du pluralisme ne parvient pas à conjurer la reprise autoritaire et la montée de la crise, il ouvre néanmoins de nouveaux espaces d'expression sociale. Profitant de cette ouverture, Bergère découvre l'œuvre de l'écrivain dissident Mongo Beti, jusqu'alors censuré.

Influencé par ce dernier, elle s'engage très tôt dans la politique en militant au sein du principal parti d'opposition. Chemin faisant, cette jeune engagée va s'imposer progressivement comme une figure majeure de l'activisme en même temps qu'elle intègre la Société des amis de Mongo Beti (SAMBE) fondée après le décès de l'écrivain survenu en 2001. À la différence de Bergère, l'engagement naît de manière imprévue chez le rappeur Valséro à la suite d'un succès rencontré par son premier tube *Lettre au Président* sorti en 2008. Devenu rappeur par accident, ce diplômé de l'école supérieure des travaux publics et détenteur d'un Brevet de technicien supérieur en communication est fatalement amené à faire du rap engagé sa principale activité professionnelle<sup>12</sup>. « Frustré » de ne guère trouver un emploi ajusté à sa formation, cet artiste au ton insolent va se rabattre sur le rap afin d'« exprimer [ses] frustrations » vis-à-vis du régime en place. Sauf que croyant parler de ses propres « déboires » à travers ce premier album sorti en 2008 et intitulé *Politikement incorrect*, il découvre, suite au succès populaire rencontré par son tube-phare, « que [ses] problèmes personnels sont en réalité ceux de toute une jeunesse ». De là, il trouvera un nouveau terrain de bataille qui donnera un sens nouveau à sa vie.

Il s'ensuit, au regard des expériences des interlocuteurs de la deuxième cohorte, que la crise économique, l'absence d'emploi et les réminiscences autoritaires sont à l'origine du désir d'auto-prise en charge. À ce niveau d'analyse, il apparaît nettement que la nécessité ressentie de se prendre en charge émerge lorsque le jeune prend conscience de « l'inaptitude » des autorités en place à promouvoir un environnement favorable à l'épanouissement individuel et collectif. Mais là où les deux représentants de la première cohorte réagissent en rompant avec l'activité professionnelle en vue de fonder une entreprise nouvelle dédiée à l'engagement pour la cité, les tenants de la deuxième cohorte se radicalisent dans la dénonciation et la contestation. Profitant de l'avènement de l'espace public, ils font davantage éclore une culture indocile qui acquiert une visibilité accrue. Valséro multiplie des textes critiques vis-à-vis de l'élite au pouvoir, à l'instar de son deuxième tube provocateur, intitulé : *Ce pays tue les jeunes*. À travers une tonalité critique acerbe, il demande des comptes au chef de l'État et à ses ministres, accusés comme principaux responsables de la misère des jeunes, avec une administration remplie de « vieux [qui] ne lâchent pas prise » malgré « 50 ans au pouvoir ». Bergère, au début de la décennie 2010, va se radicaliser davantage. On la voit, entre autres, être à la tête d'une forte coalition qui s'activera en faveur de la libération d'un écrivain dissident « injustement » incarcéré par une ponte du régime. Après des échecs essuyés dans sa tentative d'intégration de la fonction publique, Guy-Parfait parvient à soutenir un mémoire en relations internationales puis, une thèse en science politique grâce à un « programme doctoral semi-présentiel ». Accédant au statut de leader d'opinion, il associera sa voix à celle des intellectuels critiques qui ne cessent de déconstruire la légitimité du régime au sein de l'espace public.

---

<sup>12</sup> Passionné de rap depuis son enfance, il affirme l'avoir toujours pratiqué comme activité secondaire au lycée, sans envisager en faire un métier.

### **3.3 Quand la rupture avec la destinée sociale conforte la quête d'autonomisation chez les jeunes de la troisième cohorte**

La troisième et dernière cohorte est composée de jeunes nés au cours de la décennie 1980. À l'opposé des autres, le « moment-jeune » correspond ici au moment du récit, ce qui nous permet d'observer le phénomène d'auto-prise en charge dans sa genèse, de manière plus ou moins directe. L'absence de recul empêche néanmoins de se prononcer sur l'orientation définitive de l'engagement naissant ou à venir. Qu'à cela ne tienne, le matériau sociobiographique recueilli *in situ* permet d'isoler quelques indications qui rendent compte de l'univers en esquisse. La principale remarque effectuée est que les formes de précarité relevées avec les expériences des tenants des première et deuxième cohortes vont s'exacerber durant l'enfance des jeunes entrepreneurs de la troisième cohorte, ce qui provoque une rupture plus précoce – et non nécessairement programmée – avec leur *destinée sociale*<sup>13</sup>. Cette rupture, qui se présente comme un impératif vital, ne pousse pas seulement à renouer rapidement avec des identités désirées. Elle stimule aussi le souci de soi et une démarche précoce vers l'autodétermination.

Aurélien et Romano découvrent brutalement la précarité avec le décès de leurs parents durant la tendre adolescence. Ce choc conduit le premier à rompre avec le système éducatif officiel pour nouer avec de petits emplois informels. À 18 ans, il décide de suivre une formation en informatique. À la suite de cette formation qu'il parvient à financer grâce à ses économies, Aurélien rentre dans le monde de l'emploi par « la petite porte », en travaillant pour le compte de patrons privés. Indigné par le « traitement hautain de certains patrons » et décidé à ne plus « devoir subir leurs humeurs », il mûrit silencieusement un projet d'entreprise télématique qu'il parvient à réaliser au bout de quelques années.

Romano suit un cheminement quasi similaire. Ayant perdu ses parents de manière précoce, il est pris en charge par un « oncle éloigné ». Bien que celui-ci lui offre un toit, Romano est astreint à « se débrouiller » pour suivre une formation scolaire soutenue. À 12 ans, il prend l'habitude de vendre des bandes dessinées durant les heures de récréation pour se faire un peu d'argent de poche. À 17 ans, il va habiter chez sa sœur aînée – devenue adulte – pour « soulager » son tuteur. À 18 ans, il abandonne ses études pour amorcer le métier « informel » d'agent immobilier. Des extraits suivants, tirés de son récit, permettent de retracer quelques éléments constitutifs de sa trame biographique.

*En 2002, ma grande sœur cherchait la maison, je me suis rapproché des agents immobiliers. Ils n'avaient pas un répertoire riche, alors j'ai décidé moi-même de chercher les maisons... Comme c'était des vacances, je me suis lancé dans le métier. J'ai dit bon : « C'est un métier qui peut nourrir son homme, il suffit de travailler, éviter la paresse ». J'ai fait la prospection au maximum. Par la suite, je me suis engagé à fond en abandonnant les études et me suis dit : « Je vais faire ma*

<sup>13</sup> Dans la perspective de Bajoit (2013), la destinée sociale traduit une situation d'enclavement du parcours de l'individu dans un faisceau de relations sociales qui, tout en le socialisant, l'empêche d'avoir une emprise véritable sur son existence, l'essentiel lui étant imposé par les cadres de socialisation que sont ses parents, l'école ou son milieu social d'origine : « il se contente de répondre aux attentes des autres et suit l'itinéraire qui lui a été suggéré, voire imposé, par ceux qui l'ont socialisé » (p. 141).

*carrière dans ce secteur» [...]. Au départ, je n'avais pas de bureau, j'étais en bordure de route... maintenant je suis dans un bureau confortable, un bailleur arrive il me remet les clés de sa maison [...]. Je m'arrange à mettre mes clients en confiance. Ce qui fait qu'au bout de 3 ans, quand celui-ci veut changer de maison ou acheter du terrain ou une maison, je réponds toujours présent, et il est content. C'est comme ça qu'il m'envoie d'autres clients en disant: « C'est un monsieur honnête ». Et ça fait ma fierté. À un moment, je faisais déjà de bonnes affaires, je vendais le terrain, car tout cela va ensemble. Quelqu'un qui veut la maison aujourd'hui, demain viendra te dire: « Vraiment je suis fatigué de rester en location, je veux déjà acheter mon terrain, ma banque peut me donner un crédit, ou comme je suis fonctionnaire on peut me donner un crédit ». Or évidemment, ce type de vente sont prisées dans notre métier. Du coup on est motivé. À partir de là j'ai compris que je peux déjà évoluer de mes propres ailes, donc je suis parti de la maison. Et de temps en temps je venais chaque semaine laisser l'argent de la pension à mon neveu, pour épauler ma sœur aînée.*

Aujourd'hui, Romano est devenu prestataire des marchés publics et entrepreneur économique par l'entremise des « contacts » et « amitiés » noués durant son expérience d'agent immobilier. Tout comme Aurélien, il est parvenu à se présenter aux yeux de son entourage comme une figure de réussite, grâce à sa détermination précoce à se prendre en charge. À la différence de Romano et Aurélien qui connaissent une enfance précarisée, Levy et Christian bénéficient d'une jeunesse « normale ». Provenant de classes moyennes avec des parents fonctionnaires, ils parviennent à entreprendre des études universitaires après l'obtention du bac. Mais là où les tenants des deux premières cohortes s'indignent, contestent et dénoncent les exactions du système et de l'élite au pouvoir, la rupture avec ces derniers semble consommée et digérée précocement au point de relever du banal chez le jeune entreprenant de la dernière cohorte<sup>14</sup>. Il se peut ainsi que libérer de l'emprise de l'aversion vis-à-vis des pouvoirs dominants, l'expérience de subjectivation s'opère à travers la liberté conquise vis-à-vis des attentes familiales et des structures sociales primaires. À ce propos, Levy et Christian vont désarçonner l'entourage familial en rompant avec leurs études pour se consacrer à des projets personnels. Christian va dédier l'essentiel de son énergie pour la consolidation de son club de football évoluant en ligue (3<sup>e</sup> division) et la mise en place d'un centre de formation accueillant des jeunes adolescents amoureux du « ballon rond ». Levy se lance à la promotion de la culture urbaine en rassemblant des jeunes artistes de talents de son quartier résidentiel autour du concept « Revel'Art ».

Nos interlocuteurs présenteraient ainsi les profils d'un nouvel ethos entrepreneurial où le désir de suivre sa sensibilité propre ou « voie intérieure » l'emporte sur les pratiques classiques de relations sociales focalisées sur la recherche de la rentabilité immédiate. On y entrevoit une quête précoce d'autonomisation informant l'histoire sociale en cours à travers

---

<sup>14</sup> Seul Romano fait exception dans notre échantillon en présentant un discours plutôt « sympathique » vis-à-vis de l'élite au pouvoir. Nous pensons que cette posture est due à la familiarité qu'il entretient avec des hauts commis de l'État qui, très souvent, sont cités dans son récit comme ses « partenaires d'affaires ».

les transformations de la subjectivité qui, à leur tour, débouchent sur la révision permanente des rapports sociaux. Trois indicateurs permettent d'objectiver les profils de l'identité naissante du jeune entreprenant de la troisième cohorte.

Le premier est la rupture avec une certaine conception élitiste de la réussite via l'école, encore assez prégnante au sein de l'environnement. Avec la croissance drastique du taux de chômage actuel, le jeune espère moins l'accès à un emploi crédible en dehors des réseaux clientélistes. Prenant conscience de ces nouvelles formes rémanentes de précarité, Christian et Levy interrompent leurs études d'anthropologie et de sociologie au moment où les exigences de leur « nouvelle vocation » ne leur permettront plus de mener les deux types d'activités. À la différence de leurs aînés rentrant dans le monde adulte autour de 1990, ce n'est pas le système qui les préoccupe dans l'immédiat, mais le besoin de « réussir » en aménageant des espaces de créativité et de réalisation quotidienne.

Le second critère est celui d'une prise de distance vis-à-vis de certaines attentes relationnelles, notamment de socialité primaire-familiale. Un tel choix suppose au préalable une capacité de s'opposer aux géniteurs, encore « prisonniers » du modèle classique de réussite par l'école, mais aussi de faire face à l'environnement social dont l'imaginaire conçoit la réussite uniquement par les canaux étatiques. Plutôt que de faire le choix de la « raison », ces jeunes choisiront de suivre leur intuition, comme l'exprime Christian :

*Je crois que même aujourd'hui les parents n'ont pas apprécié, mais c'est le choix d'une vie, le choix d'un homme parce qu'il a été dicté par une passion. La passion, à un moment, si elle devient une force, je pense qu'il ne faut pas la bloquer. Elle a été trop forte, il fallait entrer dedans et après, voir. Avec le recul aujourd'hui je me dis, avec toutes les difficultés, je pense aussi que j'ai beaucoup gagné en maturité, j'ai beaucoup plus gagné, beaucoup de choses.*

Le troisième critère, enfin, est celui de la quête de l'inconnu. Au stade actuel de son évolution, le jeune entreprenant, bien que conscient de vouloir autre chose que l'offre environnementale officielle, est loin d'avoir la parfaite maîtrise de ses raisons d'agir. Durant la décennie 1980, la jeunesse active, étouffée par l'ordre politique régnant, aspirait à la démocratie et y croyait fermement. Au cours de la décennie 1990, la jeunesse découvre la précarité économique et le gel des emplois. La jeunesse entreprenante actuelle semble moins attachée à l'idéologie démocratique, ce qui expliquerait sa non-participation aux mobilisations politiques (réunion des partis politiques, élections, etc.). Chacun semble plutôt animé par un projet autonome susceptible de relativiser sa vulnérabilité vis-à-vis des autorités établies, qu'elles soient familiales ou politico-administratives. Lassée – de manière inconsciente au travers de la mémoire sociale – par les échecs des batailles populaires pour le changement, la troisième cohorte semble encore bien plus inscrite dans une démarche individualisée que les précédentes.

#### 4. Discussion des résultats au regard de la littérature

##### ***4.1 L'élan entrepreneurial comme une réponse individuelle à l'exaspération de la précarité***

L'élan entrepreneurial décelé auprès des jeunes camerounais soucieux de se prendre en charge prend racine dans un besoin commun de se construire une identité. Le fait que les interlocuteurs des trois cohortes étudiées présentent une aspiration identique indique qu'ils appartiennent à un ensemble générationnel inscrit dans une temporalité historique commune. Cette dernière, marquée par la précarité sous la triple forme politique, socioéconomique et socioculturelle, se présente comme une propriété de l'État postcolonial. C'est ce « legs » reçu comme un verdict déterministe de l'histoire que les cas individuels étudiés s'efforcent – à leur insu ? – de conjurer en se libérant d'une certaine destinée fatale. Il en ressort ainsi que la montée de la précarité n'est pas exclusive des initiatives productrices de la vie.

Globalement, les récits recueillis auprès des jeunes des deux premières cohortes dressent le profil d'un sujet naissant qui, dans son parcours d'étudiant ou à l'amorce de sa carrière professionnelle, découvre la « nudité » du système de prébende, autoritariste et patrimonial en place. Cette période apparaît cruciale dans la mesure où l'individu fait face à une tension identitaire qui développe en lui un profond désir d'emprise sur sa vie, voire sur l'existence.

La mise en relief des expériences des trois cohortes étudiées présente l'auto-prise en charge comme un processus historique d'autodétermination qui informe sur la dynamique de subjectivation impulsée par le monde jeune au sud du Sahara. Sorte d'inconscient historique, l'auto-prise en charge s'opérationnalise au sein des expériences biographiques en vue de soumettre l'individu naissant devant son quant-à-être social. Ce faisant, ce processus qui se saisit du jeune entreprenant en acte donne une image plus dynamique et moins pessimiste de la jeunesse africaine capable également de produire du sens au-delà de la seule quête d'une « place au soleil ». À travers l'expérience du jeune entreprenant, le diagnostic fatal et non moins pessimiste de la précarisation des sociétés africaines trouve quelques atténuations qui sont loin de relever de l'éphémère.

##### ***4.2 La question de l'individualité au crible des logiques d'action de la jeunesse entreprenante***

Les expériences d'autodétermination révélées par la trame biographique des jeunes entreprenants permettent d'esquisser un dialogue heuristique avec la question de l'individualité. L'émergence tardive de cette dernière au sein de la discipline sociologique serait d'abord le fait de l'hégémonie du courant « sociétal » préconisé par les pères fondateurs de la sociologie classique, au détriment de l'individu individualisé. Cette phobie originelle ne sera véritablement relativiser qu'avec l'avènement des sociologies de la postmodernité qui parviendront à transcender les oppositions société holiste *vs* société individualiste (Dumont, 1966) et société *vs* individus (Elias, 1987), mais aussi à introduire le concept de sujet (Touraine, 2005; Bajoit, 2013) comme une catégorie d'analyse pertinente des processus sociaux. Or, jusque-là, la question de l'individualité connaît toujours une éclosion « problématique » au sein des nouvelles sociologies de l'individu qui, pour

l'essentiel, continuent à le percevoir comme un produit de la société et non comme une entité préservant une certaine autonomie (Amougou, 2016).

L'expérience biographique des jeunes entrepreneurs camerounais montre à cet effet que l'aspiration à l'individualité n'est pas exclusive d'une quête profonde de sens. Le jeune qui aspire à l'émancipation du « je » prendrait également ses distances avec les ordres établis dans le but de promouvoir un nouvel ordre sociocommunautaire plus proche de sa sensibilité. Il s'ensuit que la variable « éthique » mérite d'être réintégrer dans l'appréhension des nouvelles pratiques de productivité sociale en Afrique dans la mesure où elle permet d'entrevoir le sujet naissant comme une individualité s'efforçant de procurer du sens à son existence en vue de conjurer la menace de la précarité. Le devenir individu-acteur transite nécessairement par une expérience plus ou moins longue de subjectivation au sortir duquel le jeune entrepreneur accède au statut d'adulte en prenant des décisions qui ont un impact sur sa propre vie et sur le devenir de son environnement. En cela, l'individu-sujet précéderait l'individu-acteur.

Il s'ensuit que la projection subjective et idéale des jeunes entrepreneurs, à l'instar de tout individu, passe par un travail de reconquête, voire d'invention de « soi » (Kaufmann, 2004). En franchissant cette étape, l'individu passe nécessairement du sujet agissant pour soi à l'acteur libre dont l'action se confronte directement avec d'autres structures perçues comme aliénantes (Bajoit, 2009). Il est à cet effet évident que le passage d'un état initial (être pris en charge) à un autre (se prendre en charge soi-même) ne se franchit pas « aussi aisément que sa définition peut le laisser paraître, ni selon un modèle unique, en suivant un chemin déjà tracé par les aînés » (Antoine, Razafindrakoto et Roubaud, 2001, p. 17, article). Il s'agit d'une bataille qui commence au cœur même de la subjectivité individuelle pour se traduire ensuite par des actes concrets dont le sens et la signification réelle ne peuvent se comprendre sans un recours au récit du sujet agissant. En préconisant le recoupement de plusieurs récits, la posture ethnosociologique ne permet pas seulement de rendre compte d'une parcelle sociale-historique en construction (Bertaux, 2006). Elle dévoile en outre que le jeune en activité est déjà véritablement lancé dans un processus d'autonomisation et d'autoréalisation de soi au sein d'un contexte qui reste néanmoins précaire.

#### ***4.3 Quand le processus d'auto-prise en charge informe les transformations sociales en coulisse***

En liant les logiques d'action de l'ensemble des trois cohortes, il se dégage une définition construite du concept d'auto-prise en charge qui s'articule à l'historicité propre de la société camerounaise. D'abord, ce phénomène traduit certaines aspirations essentielles de la société, lesquelles, à chaque période, sont portées par une catégorie-type d'acteurs. Ce phénomène prendra ainsi racine dans un refus d'acceptation du modèle culturel imposé par les autorités dirigeantes, tout en essayant d'aménager à l'individu des espaces de « dissidences » à partir desquels son « ego » pourrait s'épanouir autrement.

De même, en mettant en lumière les mécanismes subjectifs et objectifs du processus d'auto-prise en charge, la transition de l'individu-sujet à l'individu-acteur informe également sur les transformations sociales en perspective. Si l'individu-sujet prend conscience de sa condition historique, l'individu-acteur pose des actes concrets en vue d'améliorer cette dernière. Le

processus de subjectivation décrit le double mouvement intrinsèque et extrinsèque à travers lequel le sujet accède au statut d'acteur en développant une conscience enfouie de soi dans le train de l'engagement. Au cours de ce passage qui constitue un moment déterminant de son expérience biographique, le jeune – en pleine transition à l'âge adulte – rencontre fatalement l'histoire sociale en cours. En contexte de précarité, cette rencontre, loin de s'opérer de manière vertueuse, est porteuse d'une forte tension qui oblige l'individu à trancher entre l'identité socialement assignée et l'identité désirée. Au sortir de cette bataille qui peut être assimilé à un « combat pour le sens », le jeune qui parvient à préserver l'identité désirée devient nécessairement un individu producteur du social. En abandonnant son projet de thèse pour embrasser le mouvement de contestation, Séverin – en pleine quête de sens – rentrera, par le biais du journal indépendant mis en place, dans le rang des pionniers de la presse indépendante au Cameroun.

De manière générale, chaque jeune entreprenant est légataire de sa condition sociale-historique qu'il est astreint à assumer. De la manière dont il aura décidé d'assumer son histoire dépend en partie l'héritage social qu'il lègue aux générations suivantes. Pour nous en tenir à notre échantillon, les deux tenants de la première cohorte héritent d'un contexte sociopolitique autoritaire qui a pour principal effet induit de maintenir la jeunesse dans un état permanent d'infantilisation. Mais sans le savoir peut-être, ils sont également les rejetons culturels d'une dynamique souterraine de contestation du système autoritaire; systématisée depuis l'ère coloniale par le parti nationaliste camerounais (Joseph, 1986) et véhiculée en postcolonie par une pluralité de pratiques socio-culturelles oscillant entre ruse, indocilité et contestation (Mbembe, 1988). En se solidarisant avec le second legs (moins visible), Bernard et Séverin feront montre d'une capacité d'indignation qui se soldera par une rupture avec la destinée sociale, suivi d'un engagement dans un projet utopique de construction d'une cité alternative. La faille réouverte sera capitalisée par les jeunes entreprenants de la deuxième cohorte qui, en dépit de la montée de la crise économique qui se superpose à l'enlisement autoritaire, saisiront l'opportunité de l'espace public en émergence pour multiplier les dénonciations et conférer une meilleure visibilité à leur activisme. Ce faisant, ils participeront à la déconstruction symbolique de l'aura du régime autoritaire, sans pour autant l'éradiquer. Bien plus, en captivant une certaine attention sociale, les tenants des deux premières cohortes favoriseront la rupture précoce des jeunes entreprenants de la troisième cohorte avec les attentes socialement assignées. Bénéficiant de l'avantage de renouer rapidement avec leurs identités désirées grâce à la rupture consommée avec le système dominant, ceux-ci se consacreront précocement à leurs projets de vie qui, d'une certaine manière, annoncent les transformations en coulisse<sup>15</sup>. À travers l'action du jeune entreprenant camerounais, l'écart existant entre la prise en charge de soi et la prise en charge de l'environnement semble se dissiper dans les méandres de la dialectique individu et société.

---

<sup>15</sup> Aurélien se présente comme une figure pionnière du réseau télématique au Cameroun. Le centre de formation de Christian serait en passe de devenir une petite pépinière d'où sortent de jeunes footballeurs prometteurs. Enfin, Levy trouve une fierté certaine d'avoir encadré et *managé* le jeune artiste Maalox dont le succès transcende actuellement les frontières camerounaises et africaines, et qui se présente comme la nouvelle icône des jeunes générations constamment à la recherche des modèles de réussite.



## 5. Conclusion

Si l'auto-prise en charge est une étape fondamentale dans le processus de changement social au Cameroun, il apparaît cependant que la manière dont ce processus se manifeste pour la première fois chez l'individu déterminera son mode d'entrer dans la société civile en tant qu'acteur. Il ressort de cette recherche que cette expérience n'est individuelle et isolée qu'en apparence. En effet, au moment même où elle s'empare du jeune entreprenant, celui-ci est loin d'imaginer qu'il signe par là son entrée dans une histoire qui transcende son individualité. Et même s'il ne fait aucun doute que la distinction entre l'individu et la société finit par se diluer dans les méandres de l'histoire qui se construit, cette dernière, de par l'action conjuguée des individus entrepreneurs, rentre dans une dynamique de production et de reproduction d'une manière plutôt non concertée et imprévisible (Jacquemain et Jamin, 2008, p. 49).

Le concept d'auto-prise en charge serait ainsi proche d'une sorte d'engagement décrivant un modèle d'itinéraire du jeune en acte liant simultanément expérimentations et constructions identitaires (Becquet et de Linares, 2005, p. 15). Phénomène inédit, il participerait à une entreprise de mise en gage de sa personne, voire de son existence dans un champ social précis, en vue de promouvoir une cause jugée digne d'intérêt par le sujet. Le processus d'auto-prise en charge ainsi appréhendée comme une forme d'engagement est d'abord un état d'esprit qui oriente l'action. S'opposant à toute adhésion au sens strict à un groupe stratégique ou idéologie quelconque, cette dernière implique « une méfiance aiguë vis-à-vis de toute forme d'embrigadement », en même temps qu'elle signifie pour le sujet « donner un sens concret aux idées ou aux convictions morales » qui se doivent d'être appréhendées au-delà de la simple recherche d'une « place » (Becquet et de Linares, 2005, p. 41).

En résumé, relevons simplement que dans un contexte générationnel de crise endémique, la prise en charge de certains jeunes par eux-mêmes pour affronter les difficultés de leur condition d'existence en s'appuyant d'abord sur leurs ressources internes propres est un révélateur essentiel de leur maturité qui contraste avec certaines idées reçues sur l'inertie de la jeunesse subsaharienne. Elle révèle à cet effet ce processus crucial de leur entrée au-delà de l'espace public – qui reste pour beaucoup à toiletter –, dans la vie adulte, définie comme « le franchissement d'un seuil au-delà duquel on sort de la catégorie des personnes à charge pour prendre en main son existence et devenir un véritable acteur de la société » (Antoine *et al.*, 2001, p. 17, article). Au bout du compte, cet exercice n'aura été finalement qu'une tentative de découverte « enracinée » de l'« esprit » conditionnant la réussite entrepreneuriale au-delà du seul secteur économique. En filigrane, il s'agissait aussi de faire écho à une intuition affinée qui percevait en l'entreprise le futur paradigme des sciences sociales pour l'*autre* Afrique soucieuse de se prendre en charge (Éla, 2006, p. 23).

## Bibliographie

- Amougou, G. (2015). Processus d'émergence d'une nouvelle figure entrepreneuriale et esquisse de construction d'une société alternative au Cameroun : une approche perspectiviste et interdisciplinaire. *Journal of African Transformation/Revue des mutations en Afrique*, 1 (1), 23-41.
- Amougou, G. (2016). Le sujet individuel comme un nouvel objet de la discipline sociologique ? *Cahiers de recherche sociologique*, 59-60, 47-60.
- Antoine, P., Razafindrakoto, M. et Roubaud, F. (2001). Contraints de rester jeunes ? Évolution de l'insertion dans trois capitales africaines : Dakar, Yaoundé, Antananarivo. *Autrepart*, 18, 17-36.
- Assogba, Y. (dir.) (2007). *La jeunesse en Afrique subsaharienne*. Québec : Presses de l'Université Laval-Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC).
- Bajoit, G. (2008). Le renouveau de la sociologie contemporaine. *SociologieS, Théories et recherches*. <http://sociologies.revues.org/1873>.
- Bajoit, G. (2009). *Socio-analyse des raisons d'agir. Études sur la liberté du sujet et de l'acteur*. Laval : Presses de l'Université Laval.
- Bajoit, G. (2013). *L'individu sujet de lui-même*. Paris : Armand Colin.
- Bayart, J.-F. (1985). *L'État au Cameroun*. Paris : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Bayart, J.-F., Mbembe, A. et Toulabor, C. (1992). *Le politique par le bas en Afrique noire. Contribution à une problématique de la démocratie*. Paris : Karthala.
- Beck, U. (2001). *La société du risque*. Paris : Aubier.
- Becquet, V. et de Linares, C. (2005). *Quand les jeunes s'engagent. Entre expérimentations et constructions identitaires*. Paris : L'Harmattan.
- Bertaux, D. (2006). *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*. Paris : Armand Colin.
- Calvès, A.-E. et Marcoux, R. (2004). Réponse des populations à la crise en Afrique francophone : l'éclairage des enquêtes biographiques récentes. *Cahier québécois de démographie*, 33 (2), 161-165.
- Comaroff, J. et Comaroff, J. (2000). Réflexions sur la jeunesse. *Politique Africaine*, 4 (80), 90-110.
- Cruise O'Brien, D. (1996). *A lost generation. Youth identity and state decay in West Africa*, In R. Farticl Londres : Zed Books.
- De Boek, F. et Honwana, A. (2000). Faire et défaire la société : enfants, jeunes et politique en Afrique. *Politique Africaine*, 80 (4), décembre, 5-11.
- Diouf, M. et Collignon, R. (2001). Les jeunes du Sud et le temps du monde. Identités, conflits et adaptations. *Autrepart*, 18, 5-11.
- Dumont, L. (1966). *Homo hierarchicus, essai sur le système des castes*. Paris : Gallimard.
- Eboussi Boulaga, F. (1997). *La démocratie de transit au Cameroun*. Paris : L'Harmattan.
- Éla, J.-M. (2006). *Travail et entreprise en Afrique. Les fondements sociaux de la réussite économique*. Paris : Karthala.
- Élias, N. (1987). *La société des individus*. Paris : Pocket.
- Ellis, S. (1993). Rumors and Power in Togo. *Africa*, 4, 462-476.

- Enguéguélé, M. (1998). La rumeur de la « disparition des sexes » au Cameroun. Contribution à l'étude des modes d'expression politiques alternatifs dans les « conjonctures fluides ». *In*
- Darras, É., Mauger, G., Contamin, J.-G. et al., *La politique ailleurs* (p.355-370). Paris : Presses universitaires de France (Centre universitaire de recherches administratives et politiques de Picardie, CURAPP).
- Galland, O. (1991). *Sociologie de la jeunesse*. Paris : Armand Colin.
- Gauthier, M. et Guillaume, J.-F. (1999). *Définir la jeunesse ? D'un bout à l'autre du monde*. Québec : Presses de l'Université Laval-Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC).
- Havard, J.-F. (2007). Histoire(s), mémoire(s) collective(s) et construction des identités nationales dans l'Afrique subsaharienne postcoloniale. *Cités*, 29 (1), 71-79.
- Havard, J.-F. (2009). Tuer les « Pères des indépendances » ? Comparaison de deux générations politiques post-indépendances au Sénégal et en Côte d'Ivoire. *Revue internationale de politique comparée*, 2 (16), 315-331.
- Honwana, A. (2012). *The Time of Youth : Work, Social Change and Politics in Africa*. Washington DC : Kumarian Press.
- Honwana, A. (2015). « Enough is enough ! » : Youth Protests and Political Change in Africa. *In* Kadya Tall, E., Pommerolle, M.-E. et Cahen, M., *Collective mobilisations in Africa : enough is enough !* (p. 45-46). Pays-Bas (Leiden) : Brill.
- Jacquemain, M. et Jamin, J. (2008). *L'histoire que nous faisons. Contre les théories de la manipulation*. Loverval : Labor.
- Joseph, R. (1986). *Le mouvement nationaliste au Cameroun. Les origines sociales de l'UPC*. Paris : Karthala.
- Kaufmann, J.-C. (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin.
- Lapassade, G. (1997). *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*. Paris : Economica.
- Malaquais, D. (2001). Arts de feyre au Cameroun. *Politique Africaine*, 82, 101-118.
- Manga, J.-M. (2014). « *Les idoles du temps présent* » : nouveaux « paradigmes » et imaginaires de la réussite sociale chez les jeunes citadins au Cameroun. *Afrique et développement*, 3 (XXXIX), 115-136.
- Mannheim, K. (2011). *Le problème des générations*. Paris : Armand Colin.
- Mazzocchetti, J. (2009). *Étudier à Ouagadougou. Itinérances, imaginaire et précarité*. Paris : Karthala.
- Mbembe, J.-A. (1985). *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*. Paris : L'Harmattan.
- Mbembe, A. (1988). *Afriques indociles. Christianisme, pouvoir et État en société postcoloniale*. Paris : Karthala.
- Meliki, H. M. (2016). La jeunesse dans la politique de l'usage des espaces publics urbains au Cameroun : entre répression diurne et légitimité nocturne. *Tsantsa*, 21, 73-85.
- Morillas, C. (2015). Individualisation versus Démocratisation ? Conditions et formes du militantisme étudiant en situation autoritaire (Cameroun, 1962-2014). Thèse en vue de l'obtention du doctorat en science politique, Université de Bordeaux.

Mpiana Tshitenge, J.-P. (2008). Approche sociologique des itinéraires et des représentations de la réussite sociale dans les milieux populaires de Kinshasa. Thèse en vue de l'obtention du doctorat en sociologie, Université de Kinshasa.

Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Louvain-La-Neuve : Bruylant-Academia.

Pugeault-Cicchelli, C., Cicchelli, V. et Ragi, T. (2004). *Ce que nous savons des jeunes*. Paris : Presses universitaires de France.

Touraine, A. (1973). *Production de la société*. Paris : Le Seuil.

Toulabor, C. (1981). Jeu de mots, jeu de vilains: lexicque de la dérision politique au Togo. *Politique africaine*, 3 (1), 55-71.

Touraine, A. (2005). *Un nouveau paradigme. Pour comprendre le monde d'aujourd'hui*. Paris : Fayard.

Zoa, A.-S. (1999). Langages et cultures des jeunes dans les villes africaines. In Gauthier, M. et Guillaume, J.-F., *Définir la jeunesse ? D'un bout à l'autre du monde* (p. 235-250). Québec : Presses de l'Université Laval-Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC).